

# Mémoires de trottoir dans la Ville lumière

Réédition du récit, paru dans les années 1970, de Jeanne Cordelier, prostituée rangée et plume acérée.



A sa parution, en 1976, *La dérobade* fit l'effet d'un coup de poing. Une jeune femme inconnue, Jeanne Cordelier, racontait ses années de prostitution, dénichant le mot juste, l'adjectif cru, cruel. Elle évoquait les quarante passes par jour, les nuits à battre le trottoir, les bars à puttes, les « protecteurs » qui ont le coup de poing facile, les fausses copines et les vraies amies. Trente ans plus tard, que reste-t-il de cette lecture abrupte, de ce morceau de vie en rouge sang ? Le résultat est époustouffant, poignant de vérité, écrit comme un poème rageur avec une insolence lyrique. Dès les premières scènes, la romancière agrippe son lecteur. Des filles viennent

de se faire embarquer par les flics. Des jeunettes qui vivent ça pour la première fois, des habituées qui la jouent détenues. La narratrice décrit la cellule qui sent la pisse, les policiers méprisants, la peur d'une mineure qui ne sait plus ce qu'elle fait ici. La violence est aussi intense que le désespoir.

Plus tard, Jeanne Cordelier abordera son enfance, l'envie d'émancipation qui finit dans un claque où le champagne est au prix de l'or. Elle ne dit pas que tout est immonde, elle évoque un quotidien où l'on rit avec sa voisine de chambre, où l'on tombe rarement amoureuse, où la peur de mourir sous les coups d'un cinglé est monnaie courante. Dans les années 1970, la prostitution est presque exclusivement française, pas de Brésiliennes,

d'Africaines ou de filles de l'Est mais des Bretonnes ou des Provençales rêvant d'amour et d'argent dans la capitale. Paris ressemble aux films de Jean-Pierre Melville, entre la rue Saint-Denis et la place Pigalle. La plume de Jeanne Cordelier fait resurgir cette ville miroir aux alouettes. Dans sa préface, Benoîte Groult mélange un peu tout : le temps des bordels, les féministes, l'esclavage sexuel. Jeanne Cordelier est plus simple, plus directe : elle parle d'une vie jouée à quitte ou double qu'elle a réussi à faire éclater le jour où elle s'est rendue à la préfecture de police pour déchirer sa carte de professionnelle et pouvoir, enfin, « se dérober ».

Christine Ferniot

★★★ *La dérobade* par Jeanne Cordelier, 426 p., Phébus, 22 €